



Créée par Camille Bondon en 2018, *La Mesure du temps* est une vidéo d'une trentaine de minutes qui donne à voir une série d'agendas – essentiellement des carnets et des cahiers qui enregistrent le passage du temps et l'inscription du sujet dans cet écoulement de la durée. Pendant toute la projection du film sont d'ailleurs visibles devant nous, à plat, ces cahiers à la fonction bien délimitée, de même que les mains de l'artiste qui les manipulent, qui en traduisent l'intimité par des mouvements expressifs et construits, réfléchis et posés, jamais emphatiques. Le fond monochrome sur lequel se détachent ces archives personnelles du quotidien est souvent en rapport avec la couleur de leur couverture. Il les met visuellement en valeur, donnant à cette œuvre une identité plastique immédiate, posée d'emblée et constamment maintenue.

Chaque détenteur de ces agendas crée sa propre langue dans et avec l'objet pour marquer le temps à sa façon, pour en rendre le déroulement intime et unique en son genre. La mesure du temps nous amène donc à inventer des systèmes d'intelligibilité qui font de ces objets, pourtant achetés dans le commerce, des supports transformés et sans équivalents, des conservatoires discrets, intimes, de moments de vie exposés pour un instant, disposés au centre de notre attention. Ce sont comme des petits monuments érigés à une façon d'être, à une manière de se débrouiller dans et avec le temps, ce sont des petits mausolées dédiés à la respiration au jour le jour d'un individu. Des relevés d'idiosyncrasmes.

Camille Bondon qualifie *La Mesure du temps* de « film parlé ». C'est que le langage est ici une composante à part entière de l'apparition de l'image, c'est-à-dire de l'existence, pour le spectateur, de ces

agendas. L'énonciation par l'artiste de leur histoire, voire de leurs secrets, alors même qu'elle les ouvre, les manipule et les explique, leur donne une épaisseur visuelle supplémentaire, ajoute à leur tenue à l'écran, augmente leur existence physique. Car, à la manière d'une enquêtrice, elle a interrogé la plupart des personnes qui ont accepté de lui confier leurs agendas, dont seul le prénom est conservé dans le film, pour aller au cœur même d'un monde fait de singularités – singularité de l'objet aménagé, du cahier transformé, singularité de chacun de ces propriétaires, singularité irréductible de toute inscription dans le temps, de toute *vie* (ainsi, pour Marie-Pierre, le futur s'écrit au crayon car il doit pouvoir être modifiable, gommable, alors que Virginie se sert du rose de son agenda comme d'un antidépresseur). L'existence de ces mesures personnelles de la durée et la possibilité, voire la nécessité de leur invention ne s'expliquent que parce que l'écoulement du temps force chacune et chacun à lui faire face avec ses propres moyens – avec les moyens du bord –, lesquels donnent chaque fois à voir un esprit à l'œuvre pour organiser son futur, pour se repérer en visualisant les étapes de son existence à venir.

Ces agendas sont finalement le cadre de situations d'énonciation – comme pour nombre d'œuvres de Camille Bondon – qui nous laissent aux prises avec des trouvailles, des inventions du quotidien – des dispositifs idiosyncratiques. Et si, d'habitude, l'on ne prend pas forcément le temps de regarder et de recueillir de tels cahiers imprimés, *La Mesure du temps* se charge d'en préserver la mémoire – la mémoire du temps mesuré.

TH. D.

